

L'OFFRANDE DE LA BEAUTÉ LUMINEUSE

La gloire de Kāma



par Jean Bouchart d'Orval

À sa première visite d'un grand temple hindou, le visiteur occidental non averti est frappé de stupéfaction. Ce ne sont pas l'orientation et les proportions traditionnelles de ces splendides monuments de l'architecture sacrée de l'Inde classique qui lui font écarquiller les yeux. Non, ce qui le porte à donner du coude à son voisin spectateur, ce sont les sculptures érotiques dont sont souvent couverts les murs extérieurs.

Les temples de Khajuraho sont devenus célèbres pour les postures très explicites de couples divins enlacés et de personnages humains s'adonnant à toutes sortes de pratiques sexuelles en couples, en groupes, seuls, avec des représentants des deux sexes et même avec des enfants et des animaux. Bien sûr, ils figurent maintenant sur les itinéraires des agences de voyage... Ce complexe de temples, redécouvert au XX^e siècle par le grand indianiste français Alain Daniélou et le photographe suisse Raymond Burnier, est très loin de constituer une exception ; il s'inscrit plutôt dans la règle.

Ce qui ne manque jamais de ravir le regard et d'illuminer le cœur, c'est que ces scènes à l'atmosphère sereine, joyeuse et même ludique sont empreintes de noblesse. L'Occidental ne manque pas de noter la distance

abyssale entre les espaces profondément harmonieux de ces personnages adonnés à la volupté et la pesanteur ressentie dans nombre d'édifices chrétiens, à l'exception des églises romanes. C'est cette vitalité solaire et cette noble tranquillité qui font dire à Éric Baret : « Quand vous allez à Khajuraho, à Konarak ou dans d'autres temples où vous regardez des sculptures soi-disant érotiques, vous êtes saisi par les visages complètement libres qui n'expriment aucune tension. Les positions du corps sont très complexes, mais il n'y a aucune préhension. Les mains sont libres et toutes les parties du corps sont ouvertes. Si vous preniez les têtes de ces sculptures pour mettre à la place de celles de bouddhas en méditation, cela conviendrait parfaitement¹. »

La civilisation occidentale, qui a maintenant conquis la terre entière, traîne encore son aliénant héritage judéo-chrétien par rapport à l'extase amoureuse, d'où le choc ressenti par le néophyte face aux grands temples hindous. Tout comme l'Égypte ancienne, l'Inde traditionnelle n'a pas connu l'approche malsaine et méprisante du corps ayant sévi partout où les religions de Moïse et de Paul ont assombri les cœurs et tordu les esprits. Plusieurs milliers d'années avant notre ère, avant même l'irruption des Aryens dans le sous-continent indien, on y représentait déjà la plus haute vérité métaphysique par un lingam de Shiva. Encore aujourd'hui, le culte du lingam y est omniprésent. L'Inde a de tout temps su que le corps est le reflet de l'univers, un temple divin. La réciproque est tout aussi juste, car c'est le corps de l'architecte lui-même qui sert de référence au plan d'un temple hindou, tel que codifié dans les textes traditionnels comme le *Vāstu śāstra*.

Non seulement la volupté ne fait pas l'objet d'une persécution dans la société indienne classique, mais l'exploration du plaisir fait même partie des quatre poursuites normales de l'homme durant sa vie terrestre :

- *Dharma* : la vertu, le devoir sacré, la vie juste, qui est la réalisation de soi sur le plan individuel en conformité avec la nature propre de chacun.
- *Artha* : la prospérité matérielle et la réussite sociale.
- *Kāma* : le désir, la volupté, l'exploration du plaisir des sens.
- *Mokṣa* : la libération, l'extinction de l'ignorance et de toute forme de souffrance et d'agitation.

Procréation et récréation

Au sortir de l'adolescence, le jeune homme et la jeune fille de bien avaient donc déjà été éduqués dans la science de la volupté telle qu'enseignée dans le fameux *Kāma Sūtra* et nombreux autres traités (*śāstra*) pertinents. On ne voyait aucune contradiction entre la poursuite de la libération spirituelle et l'expérience de la volupté puisqu'elle est divine. La présence de *kāma* n'est pas un hasard, ce n'est pas une erreur, un oubli de Dieu et encore moins une chute de l'homme. *Kāma* est l'écho du désir primordial à la source de l'univers et c'est pourquoi il convient de l'explorer sans avoir besoin de s'excuser ou s'abriter derrière des prétextes.

Comment l'homme peut-il aspirer à la joie suprême s'il la néglige déjà dans ses formes terrestres ? Comment pourrait-il y avoir des joies méprisables ou même négligeables ? La joie commence par la joie et non par la contraction, la restriction et l'automutilation. Voilà pourquoi l'Inde traditionnelle considère que la sexualité est loin d'être exclusivement ni même principalement une simple affaire de reproduction. Cette culture de la volupté est radicalement différente de celle du judéo-christianisme, pour qui la sexualité n'a d'autre raison d'être que la procréation, le délice sensuel n'étant qu'un artifice de la nature pour assurer la survie de l'espèce. La dimension procréation de l'acte sexuel va de soi, mais l'Inde s'intéresse tout autant à la dimension récréation². Il faut prendre ce mot tant au sens habituel qu'au sens littéral originel d'une re-création du monde. L'Inde classique considère donc que non seulement l'exploration de *kāma* constitue une activité valable en elle-même, mais aussi que cette découverte est de nature profondément spirituelle. Dans les temples et autres lieux sacrés, le *linga* est bien établi et inséré dans le *yoni*, non pour féconder la terre, mais pour en émerger et pointer vers le ciel. Les sculptures érotiques des temples évoquent d'abord et avant tout une vérité fondamentale de

¹ *Les Crocodiles ne pensent pas*, Éric Baret, Éditions de Mortagne, Montréal, 1994.

² Est-ce un hasard si l'homme est une des rares espèces animales à être sexuellement « disponibles » à l'année longue ?

l'existence, une réalité métaphysiquement bien antérieure à l'apparition de l'homme et de la femme comme nous les connaissons sur terre.

La conquête islamique a brutalement mis fin à la longue floraison de l'hindouisme classique, tant sur le plan de la production littéraire que sur celui de l'architecture et de la sculpture. On ne compte pas le nombre de temples et de statues détruits par la main du conquérant ignorant³. Les Britanniques, eux, ont poursuivi le massacre pour des raisons qui leur sont propres : plusieurs temples ont été mis en pièces parce que les ingénieurs anglais trouvaient commode d'en récupérer les pierres pour leurs travaux profanes. L'esprit régnant dans l'Inde moderne est un amalgame d'influences historiques venues de l'Inde traditionnelle, de beauté mais aussi d'obscurantisme islamiques, de puritanisme anglo-saxon, et des réactions faces à ces influences. L'indépendance a vu l'émergence d'une bourgeoisie réactionnaire qui, sous le prétexte de faire accéder ce pays au « progrès », a mis sous le boisseau et même combattu les éléments traditionnels ayant survécu à huit siècles de domination étrangère.

Alain Daniélou raconte :

« Dans le pays du Kâma Sutra, où l'extase amoureuse est assimilée à l'expérience mystique, à la perception du divin qui est la volupté suprême, on est stupéfait par le puritanisme de l'Inde moderne né des préjugés islamiques et anglo-saxons qui, toutefois, ne concernent que les classes dirigeantes d'éducation anglaise. Le Mahatma Gandhi, éduqué en Angleterre, avait envoyé des équipes de ses fidèles pour briser les représentations érotiques sur les temples. C'est le poète Rabindranath Tagore qui parvint à arrêter ce massacre iconoclaste. Le Pandit Nehru avait été très agacé parce que j'avais photographié et publié des photographies de sculptures de rapports homosexuels, datant du XI^e siècle, alors qu'il prétendait que de tels vices étaient dus en Inde à l'influence occidentale⁴. Les pratiques sexuelles et toutes leurs variantes n'avaient, auparavant, jamais été persécutées en Inde (...) Le pays du Kâma Sutra a été ainsi ramené au niveau des pays les plus arriérés sur le plan des libertés⁵. »

La bigoterie répressive est toujours un symptôme de blocage intérieur et cache souvent des comportements malsains. Les nombreux scandales de pédophilie qui n'en finissent plus de secouer l'Église catholique en témoignent. De nombreux douteux gurus indiens à la mode, prétentieuses caricatures issus de la bourgeoisie moderne, ne sont pas en reste depuis qu'ils ont découvert dans les jeunes et aguichantes Occidentales un exutoire à leurs fantasmes longtemps réprimés. Les frasques de ces faux gurus lubriques ont été abondamment exposées sur Internet et dans les journaux occidentaux.

J'ai personnellement connu un de ces malheureux usurpateurs libidineux. La lumière spirituelle qui l'avait atteint plus tôt dans sa vie n'avait jamais complété son chemin de propreté en lui au niveau de la sexualité, non plus qu'elle avait éteint sa maladive soif d'être aimé. Tout en prêchant l'abstinence le jour — surtout à ses disciples masculins —, la nuit venue il abusait de la crédulité des jeunes femmes qui l'adulaient pour se livrer à une activité sexuelle débridée derrière les portes closes de son chalet, poussant l'abus de sa situation d'autorité

³ Les Talibans afghans qui ont fait sauter les Bouddhas géants de Bâmiyân, en février 2001, sont les dignes successeurs des envahisseurs musulmans qui, au Moyen-Âge, ont rasé un millier de temples hindous dans la seule ville de Varanasi (Bénarès). Les religions monothéistes, quand elles sont conséquentes par rapport à leurs croyances, peuvent-elles être autre chose qu'intolérantes ? Le pharaon Akhénaton qui persécute les adorateurs d'Amon en Égypte, les envahisseurs hébreux qui massacrent des populations entières d'« idolâtres » en terre de Canaan (Palestine), les musulmans qui rasent les temples hindous en Inde, les chrétiens qui égorgent des millions de « païens » dans les Amériques et ailleurs, et leurs missionnaires qui rêvent de convertir la terre entière ont tous en commun leur incapacité d'admettre qu'on puisse vénérer l'Absolu sous une autre forme que la leur.

⁴ Faut-il s'étonner que les autorités indiennes modernes aient longtemps nié et dissimulé l'explosion du sida dans leur pays — l'un des plus infestés au monde — pour ensuite accuser les Occidentaux d'en être responsables ?

⁵ *Kâma Sutra*, Alain Daniélou, Éditions du Rocher, Paris, 2003, page 16.

jusqu'au viol et à l'exploitation sexuelle d'une fillette de onze ans. Sa pudibonderie en public⁶ n'avait d'égal, en privé, que sa médiocrité, sa vulgarité et son mépris⁷, des symptômes de peur de la femme chez l'homme. Voilà où conduisent l'ignorance et la stupide répression de *kāma*. La pudibonderie, même dissimulée sous une fallacieuse auréole spirituelle, cache toujours une pathologie plus ou moins prononcée pouvant se traduire en comportements aberrants.

La vérité est qu'on ne peut impunément balayer sous le tapis cette dimension si essentielle de la vie qu'est *kāma*. Il est donné à l'être humain pour être ressenti, exploré, vécu. Peut-on s'affranchir du désir sans l'avoir ressenti et vécu ? À moins d'être un Ramana Maharshi ou une Anandamayi, se penser libre de *kāma* relève de la prétention et, tôt ou tard, la vie se charge de nous le montrer. La voie sèche, celle du renoncement, suit toujours la voie humide, celle de l'exploration consciente du monde. Cet ordre correspond d'ailleurs aux quatre stades (*āśrama*) traditionnels de la vie en Inde.

Il n'y a jamais eu, il n'y a pas et il n'y aura jamais rien qui nous paraisse supérieur à ce que nous désirons.

Mahābhārata

Celui qui connaît tous les secrets de l'art érotique devient chaste.

Kāma Sutra

Le renoncement véritable ressemble à la lumière pénétrant dans une pièce : sans bruit, sans violence, soudain il est là, il brille. Il s'installe avec l'épuisement des formes et des phénomènes, quand vient la reconnaissance du véritable désir. Qu'il y ait exploration sensorielle ou non, il ne peut y avoir de libération sans ce discernement de la nature véritable de *kāma*. Or, peu d'êtres humains peuvent se dispenser totalement de l'exploration par le corps, de sorte que la voie humide concerne presque tout le monde, du moins au début de la recherche. Pour beaucoup l'ivresse sexuelle constitue la seule possibilité d'un fugace accès à l'Immensité.

Le grand secret de l'existence

L'énergie éveillée à l'occasion d'une rencontre sexuelle est telle que l'homme est projeté hors de son petit et navrant enclos mental habituel et il oublie tout ce qui s'y réfère. Temps, calculs, soucis mondains, pensées, tout cela est temporairement suspendu pour celui qui se donne à l'intensité de l'instant. Mais si l'énergie se dépense constamment à l'extérieur, la porte qui s'était ouverte se referme brutalement... C'est pourquoi traditionnellement on insiste sur la non-dissipation de l'énergie. On utilise le mot *tejas*, qui signifie : tranchant, flamme, éclat, splendeur, ardeur, vigueur, force vitale, puissance morale, beauté, mais aussi sperme, semence. L'émission inconsidérée de la semence par l'homme et de sa contre-partie pour la femme émousse l'intensité lumineuse si essentielle. Sans elle, il est impossible de dépasser le stade de la simple compréhension intellectuelle de l'existence profonde. C'est justement le manque d'intensité intérieure qui réduit l'homme à chercher de manière effrénée de nouvelles sensations de plus en plus vives et nombreuses. L'hédonisme est caractérisé par l'émoussement de la sensibilité, l'absence de noblesse⁸ et une agitation proche du désespoir.

Comment, dans de telles circonstances, accéder à la source de *kāma* ? C'est alors impossible. La tradition tantrique cachemirienne appelle « feu » (*vahni*) le début de l'acte sexuel, car l'énergie s'enflamme. Mais elle appelle « poison » la fin de cet acte, car l'énergie y est généralement dépensée à l'extérieur, ce qui laisse

⁶ J'avais noté avec amusement qu'en public il était si coincé mentalement par rapport à la sexualité qu'il était absolument incapable d'appeler les choses par leur nom : au lieu de dire « having sex » ou « make love », il reprenait toujours l'expression ridicule « to get married ».

⁷ Tel que me l'ont confié celles qui ont fini par briser la loi du silence imposée à toutes sous peine d'expulsion du groupe.

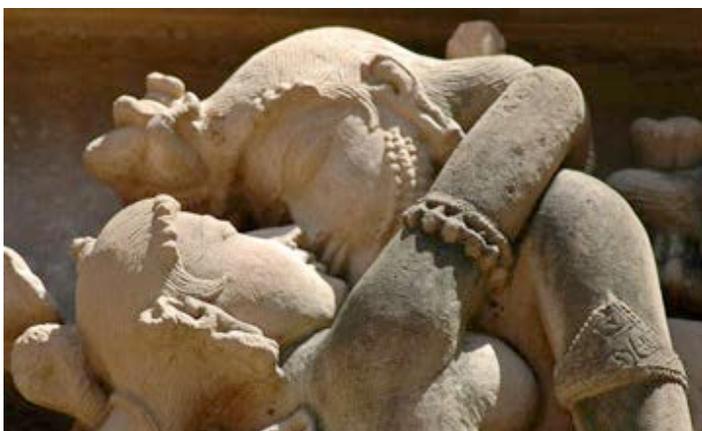
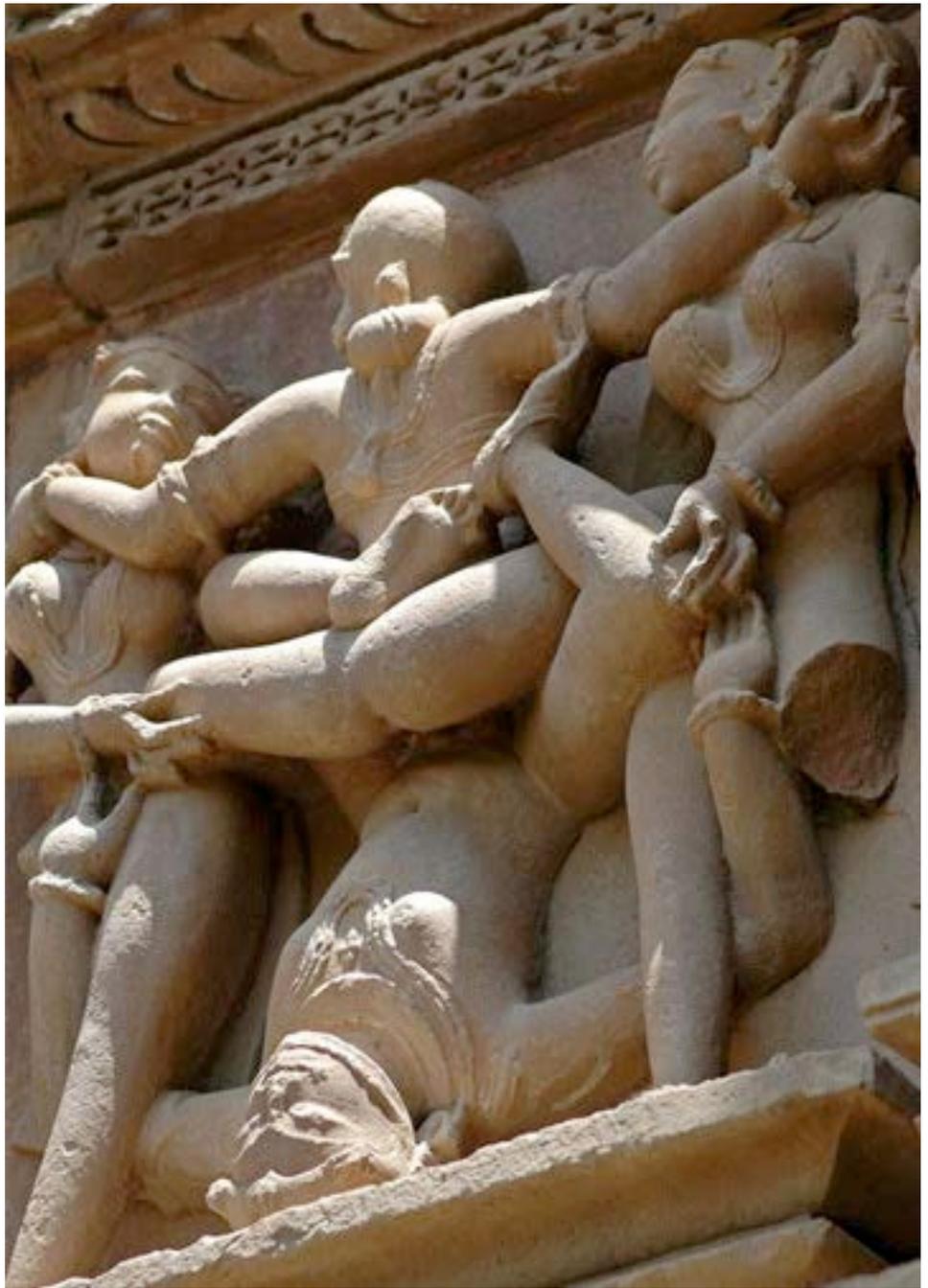
⁸ L'absence de noblesse est peut-être le plus sûr signe d'ignorance spirituelle. Un être éveillé à la vie profonde est absolument incapable de vulgarité.

l'homme hébété⁹. N'ayant pas réussi à percer le voile recouvrant la source de *kāma*, l'homme, une fois ses énergies refaites, recommence encore et encore, jusqu'à ce qu'il se dessèche comme un arbre vidé de sa sève. S'étant attaché toute sa vie à une forme très appauvrie de *kāma*, il aura manqué le plus beau.

Le grand art consiste à attiser l'énergie, s'y adonner intérieurement et laisser cette lumière intense percer le grand secret de l'existence. C'est une question d'attention, d'intensité du regard. C'est par distraction que l'homme est emporté par la nature et, jour après jour, année après année, se montre incapable de l'Impensable, de l'Incomparable.

Ce que les murs des temples hindous claironnent, c'est que l'érotisme libre de pathologie est noblesse, joie et vitalité. Tout le reste est vulgaire ; c'est de la pornographie. Retrouver la source de *kāma*, c'est accepter de jouer consciemment le jeu de la vie. C'est être pleinement homme ou femme, selon sa nature. Où sont les hommes à la fois passionnés, voluptueux, sensibles et ouverts aux mystères de ce qui est au-delà de la vie et de la mort ? Où sont les

femmes ludiques, initiatrices, chargées de magie et de générosité dans leur corps et leur cœur ? L'intensité lumineuse (*tejas*) à la source de l'érotisme ne s'invente pas, elle ne grandit pas, non plus qu'on peut la contrôler. Elle est inhérente à la vie elle-même. Il suffit, pour la voir renaître, de noter avec force la manière dont nous l'étouffons. Elle se signale comme une joyeuse tension intérieure qui, seule, peut mener l'homme au-delà de la morne horizontalité de sa vie quotidienne. Mais chez l'homme moderne nous assistons à son affaissement. Comment ce relâchement s'insinue-t-il dans notre manière de vivre ? Par l'imaginaire d'appartenir à



de feu et de poison.
ité de l'amour. »

quelqu'un, d'être aimé de quelqu'un. C'est la peur. Pour la plupart des gens, une relation n'est qu'une construction mentale destinée à les rassurer entre deux rencontres. Aimer est tout. Quand on aime, on est heureux, sans besoin, et on ne peut plus entrer dans le fantasme d'être aimé par quelqu'un de séparé. Aimer quelqu'un est une actualisation de l'amour. L'amour est évident quand on observe les visages des sculptures des temples. Cet amour est pur, solaire, sans sujet ni objet et intemporel. Bien sûr, rien n'empêche qu'il brille et éclate dans l'œil d'un amoureux ou d'uneoureuse bien incarnés, mais il ne devient jamais mental. Rien n'empêche, dans l'intensité du moment, de dire « je t'aime » ou « je suis à toi » à la déesse ou au dieu qui incarne l'amour dans notre vie. Pour les besoins de la communication, on peut très bien utiliser le mot « relation », mais sans mettre l'accent sur ce qui est irréel. Dans les « histoires d'amour », il n'y a que des histoires. Dans le pur amour, vous ne devenez jamais malheureux. C'est impossible, parce que vous ne cherchez plus à être heureux. Vous avez cessé de vouloir des choses. Vous êtes la joie sans restriction.

Ce qui contribue aussi à l'effondrement c'est la moralité politiquement correcte de nos sociétés bourgeoises et frileuses. À l'époque de Socrate et Platon, la société athénienne n'avait aucun problème avec le fait qu'un homme beaucoup plus vieux aime un adolescent et l'initie à la volupté, surtout s'il connaissait le grand mystère de l'existence. Loin d'être une agression ou une exploitation, cela faisait partie de l'initiation du jeune garçon et n'en faisait nullement un homosexuel. De telles expériences se déroulaient dans une atmosphère saine et joyeuse, et non dans l'opaque climat d'hypocrisie et de morbide avidité entourant les faux gurus modernes et leurs hordes de groupies cherchant leur père dans un ashram.

La prostitution avait sa juste place dans l'Inde traditionnelle. Les courtisanes recevaient une éducation soignée, en accord avec le rôle important qu'elles jouaient dans une société saine et équilibrée. La sexualité n'avait pas besoin du prétexte de l'amour sentimental ou de la couverture du mariage pour fleurir. Le mariage était sacré et concernait uniquement la continuité de la vie, de la race, de la caste et de la famille. Comme on ne se mariait pas d'emblée avec celle ou celui dont on était tombé amoureux, non plus que pour éprouver des expériences sexuelles, les mauvaises unions et les divorces étaient exceptionnels. On considérait que le mariage est trop sérieux pour le décider sur des bases aussi fragiles¹⁰. Les époux étaient choisis par les aînés — généralement après avoir consulté un bon astrologue — en fonction de leur capacité à vivre harmonieusement ensemble. C'est en vivant ensemble que l'amour s'enracinait et fleurissait ensuite entre eux. Biens sûr, cette façon de faire n'est plus possible aujourd'hui, mais l'approche occidentale moderne a-t-elle permis de meilleurs résultats ?

La forme la plus virulente du féminisme, celle qui propose aux femmes ni plus ni moins que de vivre comme des hommes, et la prolifération d'hommes psychologiquement castrés et dépourvus d'audace amoureuse ont aussi contribué au ramollissement généralisé. La soi-disant libération sexuelle des années soixante et soixante-dix, loin de raviver la flamme ardente de *kāma*, l'a dispersée dans une vulgaire promiscuité vite épuisée. Plus tard, le cabotinage du « tantrisme » à la mode new age a récupéré bon nombre de désespérés et achevé l'œuvre d'effritement si caractéristique de notre civilisation.

La Source

L'explorateur lucide de *kāma* est, sans qu'il s'en doute, irrémédiablement conduit à la perte de lui-même, c'est-à-dire à l'effondrement de tout ce qui est fallacieux en lui. La source de *kāma* est la Lumière consciente et cette Lumière est impersonnelle et intemporelle. Le mariage — quand il n'est pas conçu traditionnellement tel que mentionné plus haut —, la morale et le marasme sentimental des relations habituelles n'existent que pour perpétuer un quelconque soi-même, pour la survie du fallacieux ego. La littérature mystique indienne chante à profusion les amours de Krishna (*Kṛṣṇa*). Mais ce que célèbrent les poètes, ce n'est pas son amour pour Rukhmini, son épouse et la mère de ses enfants. Non, ce qui soulève l'ardeur poétique c'est l'ardente et voluptueuse passion entre Krishna et sa demi-sœur Radha et les innombrables vachères (*gopī*) qui entourent le

¹⁰ Il en était également ainsi, entre autres, dans l'Égypte ancienne, dans la Rome antique et chez les Amérindiens.

Dieu incarné. L'amour capable de faire éclater la terne gangue qui étouffe l'homme ne se fonde pas sur la raison, la morale, la loi ou la conformité.

Alain Daniélou n'y va pas de main morte :

« L'amour, l'ivresse du plaisir, pour être vrais, doivent être en tout déraisonnables. Ils ne doivent pas être utiles, normaux, conformes aux lois. Ils ne doivent pas être des activités procréatrices qui nous donnent des fils pour continuer notre lignée, pour nous servir et défendre nos biens. Ils ne doivent pas naître du mariage qui stabilise notre position sociale et représente une communauté d'intérêts. Le vrai amour doit être en tout inutile, absurde, désintéressé. Il est étranger à toute question de famille, de progéniture, d'ordre social. (...) Aussi les poètes chantent-ils l'amour illégitime, l'amour de ce qui n'est pas sien (*parakiya*) et non pas de ce qui vous appartient (*svakiya*) car l'amour d'une épouse, d'un être qui est à soi fait partie de ce qui nous attache au monde des formes et non pas de ce qui nous en libère. Seul l'amour adultère, anormal et incestueux est considéré comme pur, comme vraiment libre de toute attache, et peut nous donner une idée de l'expérience absurde, désintéressée, destructrice de l'humain qui est celle des mystiques, la véritable expérience du divin¹¹. »

Daniélou aimait provoquer et quant à nous l'idée n'est pas de pratiquer l'inceste ou rechercher à tout prix les amours « illégitimes », ni même fuir le mariage... Il s'agit simplement de se désencombrer de la peur et de la préhension, ce qui implique d'abord de constater leur omniprésence.

L'Inde traditionnelle ne promulgue pas de code moral unique pour tous. Les codes de comportement social dépendent de la caste et visent la continuité harmonieuse des divers groupes sociaux et professionnels. On peut ainsi non seulement assurer la préservation des élites — essentielle pour qu'une civilisation survive et prospère —, mais aussi on maintient chacun à sa juste place, celle où il peut le mieux contribuer à la vitalité de la société. Ainsi, la polygamie, l'infidélité et la prostitution sont admises — mais codifiées diversement selon les castes — parce qu'utiles au bon fonctionnement collectif¹². Par contre, le mariage entre castes différentes est absolument proscrit. Quant à la morale individuelle, elle est justement... individuelle. On considère que l'homme durant sa vie à le droit et même le devoir de réaliser ses désirs et que c'est ainsi qu'il pourra s'en libérer et goûter à la félicité absolue de l'action libre de désir (*niṣkāma karma*). L'homme explore *kāma* pour la joie et, grâce au discernement qui vient avec la grâce, cette joie finit par lui apparaître dans toute sa splendeur, illimitée et intemporelle. Il n'y a pas de place, dans une telle démarche, pour l'hypocrisie et la tricherie envers soi-même.

Le joyeux détachement

Est-ce à dire que l'Inde traditionnelle préconise le laisser-aller, la promiscuité, la familiarité généralisée et la poursuite pathologique des sensations fortes ? Pas du tout ! Quelle est la différence ? L'esprit d'offrande, de sacrifice (*yajña*). La *Bhagavad Gītā* précise :

« Le monde est enchaîné par l'action parce qu'elle n'est pas accomplie comme une offrande.

Accomplis donc l'action dans cet esprit d'offrande, libre de toute attache.

Ayant émané l'humanité dans les temps anciens par un acte d'offrande, le Seigneur de l'émanation dit :

Par cette offrande vous vous multiplierez, que ceci soit la vache qui exauce les désirs.

Par l'offrande nourrissez les divinités et que les divinités vous nourrissent en retour !

Ainsi, en vous nourrissant mutuellement, vous atteindrez le bien suprême.

Car nourries par les offrandes, les divinités vous enverront ce que vous désirez.

Mais celui qui jouit de ces cadeaux sans rien leur offrir en retour est tout simplement un voleur¹³. »

¹¹ Op.cit., pages 163-64.

¹² Ces éléments ne sont certes pas disparus de nos sociétés modernes, mais ils sont recouverts d'une spectaculaire hypocrisie.

¹³ *Bhagavad Gītā*, III, 9-12.

Ce n'est pas l'action qui enchaîne l'homme, c'est son avidité — son désir de prendre — fondée sur sa croyance d'être un individu séparé du reste de l'univers. Agir sans histoire personnelle : telle est l'offrande dont il est ici question. L'univers naît d'une telle offrande. Le texte de la *Gītā* est très précis : « Par cette offrande, vous vous multipliez, que ceci soit la vache qui exauce les désirs. » La référence à l'acte sexuel est très claire dans le premier hémistiche du vers. Le second souligne que *kāma*, au sens de désir amoureux et de volupté, est le grand désir, celui par lequel tous les désirs peuvent trouver leur résolution. Le monde apparaît par un sacrifice : la Lumière consciente s'oublie en tant que Lumière consciente, Elle fait le sacrifice d'elle-même. Or, c'est par une offrande similaire que l'homme découvre sa nature divine, complétant ainsi le mouvement de la création. C'est le grand jeu de l'univers, le sport divin : le cadeau de l'existence est offert à l'homme et lorsqu'il rend l'offrande, il apparaît clairement que cet aller-retour n'a jamais eu lieu entre deux entités séparées : le Jeu est en Shiva, il *est* Shiva Lui-même, la Pure Lumière consciente.

Dans son commentaire sur la *Bhagavad Gītā*, Abhinavagupta, le grand maître cachemirien du X^e siècle, un des plus éminents génies de l'Inde, écrit, à propos du verset III-11 :

« Le mot divinités (*devāḥ*) représente ici les fonctions des organes des sens, dont la nature est ludique. Dans les traités se référant aux textes secrets, on appelle divinités les Maîtres des sens. Par votre action, vous devriez satisfaire ces divinités, en vous adonnant à la jouissance des objets des sens de manière appropriée. Une fois satisfaites, ces divinités (sous la forme des organes des sens) vous procureront la libération (*apavarga*) selon le niveau où vous avez établi votre soi. Ainsi, l'alternance incessante de deux expériences contradictoires, c'est-à-dire la gratification des sens, qui apporte la satisfaction, et l'absorption méditative (*samādhi*), où les organes des sens sont réduits à votre propre soi (*ātman*), amène rapidement le plus haut bienfait. Il en est ainsi parce que ces deux expériences sont mutuellement bénéfiques. Cependant, le bienfait suprême est l'expérience de la Réalité suprême (*brahman*), où toute distinction entre ces deux expériences est éliminée. »

Abhinavagupta recommande à son ami¹⁴ de « consommer les objets des sens de manière appropriée », c'est-à-dire en accord avec leur nature et le *dharma* de celui qui les consomme. La libération procurée est relative (*apavarga* n'est pas *mokṣa*). Il s'agit ici de la libération par rapport à la soif envers les objets des sens, les expériences et les phénomènes. Le texte précise : «... selon le niveau où vous avez établi votre soi », c'est-à-dire selon les images auxquelles vous vous êtes identifié. La plupart des êtres humains sont fortement identifiés à leurs sens. Abhinavagupta explique que l'alternance entre la jouissance des objets des sens et la méditation amène la cessation de cette identification et la libération par rapport aux objets des sens. Il n'est pas question, pour l'homme ordinaire, de se couper des objets des sens ; cette inutile et maladroite violence a d'ailleurs été expérimentée à répétition depuis des milliers d'années par des aspirants qui n'y étaient pas prêts, avec les résultats désastreux qu'on connaît. Quand l'homme est prêt, ce sont les objets des sens qui se détachent de lui ; il n'a pas à intervenir comme un tyran dans sa propre vie, encore moins dans celle des autres.

La satisfaction des sens « de manière appropriée » procure un apaisement, temporaire mais souhaitable, tandis que la méditation permet d'éclairer la nature véritable de l'objet, du sujet et de l'action qui les lie : le Soi (*ātman*). La libération totale consiste à savoir de manière définitive que « Je suis le Brahman, qui est tout cela », et que la jouissance des objets des sens n'est rien d'autre que la Pure Lumière consciente, un peu comme la jouissance d'un objet du rêve et le rêve au complet ne sont rien d'autre que le rêveur. Telle est la perfection (*siddhi*).

¹⁴ Abhinavagupta a rédigé son commentaire sur la *Bhagavad Gītā* en réponse à la demande insistante d'un ami, le noble brahmane Loṭaka. Dans les versets d'introduction de son œuvre, il écrit : « Bien que les versets de la *Gītā* aient été commentés avec force détails par d'autres, mon essai n'est pourtant pas injustifié, car je me propose de faire la lumière sur leur sens ésotérique. Ayant reçu l'enseignement traditionnel de Bhāṭṭendurāja et après avoir longtemps médité le texte, moi, Abhinavagupta, j'ai composé ce commentaire appelé *Gītārtha samgraha*. »

Si la splendeur de mille soleils s'élevait dans le ciel, cela pourrait approcher la splendeur de ce grand Soi.
Bhagavad Gītā XI,12.

C'est par une exploration lucide et totale de *kāma* que l'homme en vient à discerner son véritable désir. Dans un premier temps, aller jusqu'au bout du désir peut vouloir dire l'explorer complètement vers l'aval et c'est bien la direction où nous pousse la Nature. Mais le discernement et la libération ne surviennent qu'avec sa complète exploration vers l'amont. Combien plus vive, radieuse et durable est la joie au niveau le plus raffiné — qui n'est plus un niveau — c'est-à-dire celui de la parfaite conscience de la Réalité ! N'est-ce pas ce que tente de souffler au visiteur la pierre lumineuse des temples de Khajuraho ?